

Trouver sa place

Jn 3,22 à 30 / Mt 25 14 à 30

Dans certains pays méditerranéens de culture chrétienne, la nuit de la Saint Jean célèbre le solstice de l'été. C'est la nuit la plus courte de l'année. On allume de grands feux par dessus lesquels la jeunesse vient sauter. Il s'agit sans doute d'un rite immémorial lié à la célébration de la lumière. Elle est nommée la nuit de la Saint Jean en référence à cette parole de Jean le Baptiste à propos de Jésus, il faut qu'il croisse et que je diminue.

Cette parole contient une énigme historique. A-t-il existé un conflit entre les disciples de Jean le Baptiste et ceux de Jésus ? A lire ce passage du quatrième Evangile, il semble bien que oui. Le Nouveau Testament présente le Baptiste comme le précurseur, l'annonciateur, parfois la réincarnation du prophète Elie, puisque selon la tradition ce prophète devait revenir pour annoncer le Messie. Selon cette présentation il a exercé un ministère temporaire appelé à s'effacer devant celui de Jésus qui devait croître en importance.

On aimerait savoir ce que Jésus a fait pendant les 15 années précédant son apparition publique. On a beaucoup spéculé là dessus, on l'a envoyé en Inde, au Tibet, Dieu sait ou. La piste la plus probable est qu'après avoir reçu une éducation pharisienne, il a fréquenté le Baptiste avant de créer son propre mouvement. Baptisé par lui, il a gardé le baptême en modifiant son sens.

Il faut donc se représenter deux écoles spirituelles, celle de Jean le Baptiste, à laquelle Jésus se rattache un certain temps puis s'en détache pour en créer une seconde, appelée à supplanter la première.

Cela n'a pu se faire sans débat ni rivalités, lesquels ont certainement continué après l'exécution du Baptiste par le roi Hérode. Tous ses disciples ne se sont pas ralliés à ceux de Jésus.

Il existait dans les plaines de l'Irak avant la guerre une minorité religieuse très discrète, les sabéens-mandéens. Leur particularité est d'être une communauté baptiste qui revendique l'attachement à Jean seul, en dehors de Jésus. Ce n'est pas une preuve, juste un indice.

En tout cas la déclaration mise dans la bouche du Baptiste par l'évangéliste est destinée à couper court aux discussions : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel. Chacun à sa place et tout sera clair. Prends ta place, toute ta place, rien que ta place.

Mais est-ce si évident de trouver sa place?

Prenons Jean. Il fait preuve d'une grande noblesse d'âme. Il accepte de se retirer pour laisser le champ libre à Jésus. Sans hésitation ? Rien n'est moins sûr. Il existe un écho chez Matthieu: Es-tu celui qui doit venir ou doit-on en attendre un autre ? Après tout, les faux messies sont nombreux dans l'histoire d'Israël. Jean doit affronter son doute et prendre un risque. Le risque de faire confiance à Jésus, ce qui revient au risque de la foi. Avec pour conséquence négative la déception de ses propres disciples, qui certainement ne devaient pas voir d'un bon œil le retrait de leur maître.

Ne négligeons pas non plus la susceptibilité de l'ego psychologique. Ce qui est en jeu ici est un leadership religieux, donc un enjeu majeur. Dans ce domaine aussi les querelles d'ego sont présentes. Le retrait volontaire de Jean suppose qu'il a été capable de se surmonter lui-

même. Il faut parfois plus de force pour laisser la place que pour s'affirmer. Le paradoxe du Baptiste est qu'il doit céder sa place à un autre pour trouver sa vraie place.

Prenons Jésus. Lui doit prendre la place d'un autre pour occuper sa vraie place. Ce n'est simple qu'en apparence. Oublions un instant l'image pieuse d'un Jésus céleste et surnaturel qui saurait tout puisqu'il est divin. Jésus n'a pas eu en lui, dès le départ, par je ne sais quelle préséance miraculeuse, la plénitude de ses moyens. Il lui a fallu du temps pour prendre conscience de lui-même, définir sa mission, maîtriser sa parole et son enseignement. Cela s'est fait de manière progressive, parfois conflictuelle, est passé par un apprentissage en tant que disciple auprès d'un maître.

Les Evangiles montrent que sa prise de conscience se poursuit tout au long de son ministère. Souvenez-vous du récit de la femme cananéenne. Alors que Jésus se croit destiné aux seules brebis perdues d'Israël, voilà qu'une étrangère lui fait tourner les yeux vers ces païens qu'il méprisait jusque là.

Un homme ne peut recevoir que ce qui lui est donné du ciel. Calvin, qui est un amoureux de l'ordre, commente ainsi ce verset: La mesure de nous tous est d'être tels que Dieu a voulu que nous soyons.

Bien mais pour chacun de nous c'est l'éternelle question : Comment savoir ce que Dieu veut pour nous ? Comment trouver sa place dans la vie sous son regard ? Rien de plus personnel, rien de plus intime en vérité que cette question-là.

Je voudrais lui apporter une réponse à l'aide d'un autre texte, la parabole dite des talents.

Je rappelle d'abord que notre mot français « talent » dérive de là. Dans le texte biblique il s'agit d'une monnaie. Mais avec la célébrité de la parabole, le talent est devenu synonyme d'aptitude.

Ce n'est pas absurde puisque la parabole pourrait être sous-titrée : la parabole des aptitudes non utilisées.

Un homme remet à chacun de ses trois serviteurs des sommes inégales d'argent « à chacun selon sa dunamis, sa force » est-il précisé. Puis il part en voyage. A son retour, il constate que deux serviteurs ont fait fructifier l'argent qui leur a été confié et pas le troisième. Ce troisième avoue qu'il n'a rien fait parce qu'il a eu peur.

Ces sommes d'argent sont destinées à tester les capacités respectives des trois serviteurs, à savoir ce que le ciel leur a donné, ce qu'ils ont reçu à la naissance. Nous savons d'expérience que chacun est différent par les aptitudes, les inclinations, la singularité, l'originalité. C'est inégalement réparti, nous n'avons pas tous le même potentiel. Mais ce n'est pas grave car tout va dépendre de la façon dont on va exercer ce potentiel quel qu'il soit. Telle personne gâchera un riche talent en le laissant inexploité. Telle autre, moins douée en apparence, va jouer habilement de ce qu'elle a reçu et s'en sortir très bien. Un bon jeu de cartes ne garantit pas de gagner la partie. Un jeu de cartes plus médiocre n'est pas la certitude perdre.

C'est en exerçant ce qui nous a été donné du ciel qu'on trouve sa place dans la vie. C'est de cette manière qu'on devient tel que Dieu veut que nous soyons. C'est vrai dans l'Eglise et dehors de l'Eglise.

C'est pourquoi il est essentiel d'apprendre à se connaître, à prendre conscience de la « dynamis » de la force qui est en nous. Dans ce but l'Écriture Sainte nous tend un miroir irremplaçable. Par ce miroir je découvre qui je suis et ce que je peux devenir. Le culte ne sert-il pas, en quelque sorte, à se lire soi-même au moyen de la Parole de Dieu ?

La parabole conclut que notre pire adversaire est la peur. Le troisième serviteur, celui qui n'a pas fait fructifier l'argent qui lui a été remis, l'avoue : j'ai eu peur...

C'est la peur qui nous empêche de trouver notre place dans la vie. C'est la peur qui nous empêche d'oser, de prendre des risques. C'est la peur qui étouffe la confiance dans ce que nous avons reçu du ciel. La peur d'être jugé, de rater, de décevoir, de déplaire à Dieu.

L'antidote à la peur est la foi. Le troisième serviteur a manqué de foi à double titre. Il a pensé qu'il serait puni s'il perdait de l'argent et il a manqué de confiance dans ses propres aptitudes.

Or la foi est justement l'assurance que Dieu ne punit pas nos manques et nos ratages éventuels. Ce qui déplaît à Dieu est que nous ne fassions rien de ce que le ciel nous a donné. Selon ce que je comprends, c'est cette passivité nourrie par la peur qui est condamnée par la parabole.

Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.

Nous serons bien loin avec cette parole de conclure à l'immobilisme. Chacun a sa place et surtout que rien ne bouge !

Nous y entendrons au contraire un appel puissant de l'Évangile à la créativité personnelle pour avancer sereinement dans la vie sous le regard de Dieu.

Vincent Schmid 15 janvier 2015